

ANNE-MARIE DESPLAT-DUC

MARIE-ANNE
FILLE DU ROI

A decorative flourish consisting of two large, symmetrical scroll-like elements that curve upwards and then downwards, framing the text above.

Une mystérieuse reine de Pologne

Flammarion

Déjà parus dans la série *Marie-Anne, fille du Roi*:

- « Premier bal à Versailles »
- « Un traître à Versailles »
- « Le Secret de la lavandière »

Note de l'auteur

J'avais très envie de vous parler des débuts de Versailles: l'aménagement du château, des jardins, des fontaines, l'installation de la famille royale, de la cour; et de vous montrer un Louis XIV jeune, débordant d'activités, aimant la chasse, la danse, le théâtre et les fêtes.

Cette série débute en 1674. C'est une petite princesse, Marie-Anne de Bourbon, précieux témoin de l'Histoire, qui sera notre guide.

Marie-Anne a bien existé: elle est la fille de Louis XIV et de Mlle de Lavallière. Elle naît en 1666. À cette époque, Louis XIV et la reine n'ont qu'un fils: le dauphin Louis. Leurs trois filles sont mortes en bas âge. Aussi le roi s'attache-t-il particulièrement à Marie-Anne dont il apprécie la beauté, la grâce, l'espièglerie. Il la reconnaît et lui donne le titre de Mademoiselle de Blois.

En même temps qu'elle découvre la vie à la cour, elle nous ouvre les portes d'un monde fastueux.

Laissez-vous guider pas Marie-Anne!

Bonne lecture,

Anne-Marie DESPLAT-DUC

Chapitre
1

Je me suis promis d'intervenir auprès de mon père afin d'obtenir qu'Anne-Marie Colbert, placée par ses parents dans un couvent pour parfaire son éducation, le quitte pour devenir ma demoiselle d'honneur. Pour cela, je dois attendre le bon moment et je ne parviens pas à me décider. Toujours un événement m'empêche d'agir. Je crains que mon amie ne croie que je l'aie oubliée et cela me chagrine.

Nous sommes encore sous le charme d'*Atys*, la tragédie en musique de M. Lully, lorsque le carnaval fait éclater de toutes parts ses bals et ses farandoles. Tout n'est qu'apparence, farces et rires. Assurément, le moment n'est pas opportun pour aborder le sujet qui me tient à cœur.

Et puis, alors que nous sommes toujours à Saint-Germain, la foudre s'abat sur la cour. Quelques jours avant la fête de Pâques, Mme de Montespan, qui se confessait au vicaire de Versailles afin de pouvoir communier à la messe pascale, se voit refuser l'absolution.

— Est-ce là cette Mme de Montespan qui scandalise toute la France ? lui aurait lancé sans ménagement le père Lécuyer.

De son côté, le roi, sermonné par Bossuet, Bourdaloue et le père La Chaise¹, promet de rompre avec Athénaïs.

Bien entendu, comme rien ne peut demeurer secret à la cour, tout le monde est au courant. Certains se gaussent des aventures de la Montespan, d'autres la plaignent. Elle se retire à Clagny, le château que lui a offert le roi à une lieue de Versailles.

Après quoi, il est temps pour le roi de partir batailler en Flandres.

Je suis furieuse de n'avoir point pu lui parler d'Anne-Marie. J'ai le curieux sentiment que les

1. Jacques Bénigne Bossuet (1627-1704), homme d'Église, prédicateur et écrivain, célèbre pour ses sermons et ses oraisons funèbres. Il devint le précepteur du dauphin en 1670.

Louis Bourdaloue (1632-1704) est un jésuite, prédicateur à la cour, connu pour la longueur de ses sermons.

François d'Aix de La Chaise (1624-1709), jésuite, confesseur de Louis XIV.

éléments se liguent contre moi pour faire échouer mon projet.

Comme à l'accoutumée, de nombreuses dames ont suivi Sa Majesté et presque tous les gentilshommes. Le départ de tous ces gens en carrosse ou à cheval, emmenant avec eux leurs serviteurs, leurs meubles, leurs vaisselles, les malles avec leurs habits, a été fort distrayant.

Monseigneur le dauphin est en âge d'accompagner le roi. Il en est fier, mais je crois aussi qu'il est bien aise d'échapper aux leçons du sévère M. Bossuet. Je l'ai croisé avant son départ et il m'a confié :

— De même que notre père, j'aime l'exercice et le grand air, et point trop l'étude. Certes, je préfère la chasse aux loups à la guerre, mais le printemps est pour la guerre et l'hiver pour le loup. Priez pour moi, mademoiselle de Blois, et pour le Roi afin que Dieu nous accorde la victoire.

— Je n'y manquerai pas, Monseigneur.

Petit Louis est marri de ne point partir guerroyer. Je le réconforte en lui assurant qu'il a encore le temps avant de faire preuve de vaillance. Je suis certaine qu'il en a et qu'il fera honneur à notre père.

La reine n'est point partie. Comme l'année précédente, le roi lui a confié la mission de tenir les



conseils et de recevoir les ambassadeurs. Il est vrai que, pendant plus de dix ans, Philippe IV d'Espagne a exigé que sa fille Marie-Thérèse soit formée pour conduire ses États dans le cas où elle serait l'héritière du trône d'Espagne. Mon père connaît les capacités de son épouse et lui fait confiance. J'ai ouï dire que la reine s'acquitte de cette tâche avec beaucoup d'application. Elle ordonne les dépenses, préside le conseil, reçoit les lettres de créance des ambassadeurs, assurant ainsi la continuité de l'État et agissant pour le mieux afin qu'aucun grand bouleversement ne se produise en l'absence du roi. Je ne crois pas beaucoup me tromper en affirmant qu'elle acquiert ainsi un certain prestige auprès des ministres et des gens de la cour. De plus, c'est une façon de dire à la Montespan: « Vous avez été la maîtresse du roi, mais à présent, vous n'êtes plus rien. Jamais il ne vous a fait confiance comme il me fait confiance pour gérer les affaires de l'État! »... et puisque moi aussi, je déteste la Montespan qui a volé la place de ma mère, je suis toute acquise à la reine.

N'ayant pas pu lui faire ma cour tandis que je m'occupais de Rosine et de son frère¹, je décide de racheter cette faute en lui rendant visite quelques jours après que mon père a quitté Saint-Germain.

1. Lire *Le Secret de la lavandière*.



— En effet, m'assure Mme Desfossé, il serait dommageable que Sa Majesté ait à se plaindre de votre indifférence à son égard, d'autant qu'elle apprécie fort votre compagnie. Vous lui récitez la dernière fable que vous avez apprise.

Mme Desfossé m'accompagne donc au château neuf dans les appartements de la reine.

Lorsque je suis introduite dans le salon, un feu crépite dans la cheminée et l'air embaume les parfums dont les dames d'honneur de la reine usent. Certaines brodent, d'autres bavardent et Sa Majesté s'amuse à faire sauter ses petits chiens à travers un cerceau. Il y en a six. Ce sont des chiens de Bologne offerts par le roi voici quelques années. Les Bolognais sont célèbres pour avoir créé une race de petits chiens au poil blanc et frisé¹. Ces bêtes coûtent plus de cent pistoles ! Je rêverais d'en avoir un à moi. Je le peignerais, le parfumerais, jouerais avec lui, et il dormirait avec moi. Mme Desfossé me refuse cette joie, car elle affirme qu'il est hors de propos de dépenser autant d'argent pour des bêtes qui sont sales et hargneuses.

La reine aime beaucoup ses chiens. Ils sont si drôles ! Parfois pourtant, ils se battent en aboyant

1. Cette race ressemble aux bichons.

d'une voix si aiguë qu'on en vient à se boucher les oreilles avec les mains.

— Ah, Marie-Anne, j'ai crou que vous aviez perdou le chemin de mes appartements ! me reproche la reine.

Bien qu'elle soit en France depuis plus de quinze ans et qu'elle ait fait beaucoup de progrès dans notre langue, elle garde toujours l'accent espagnol.

Je lui fais ma plus belle révérence et je m'excuse :

— Oh, non, Votre Majesté, c'est que je suis si occupée...

La reine éclate de rire. Quelques dames d'honneur rient de concert pour partager la belle humeur de la reine :

— Occupée ? mais à quoi donc ? À votre âge, on est libre comme l'air !

Je vais inventer une menterie pour ne pas révéler que j'ai passé beaucoup de temps à essayer de sauver Yann et Rosine¹, mais une servante entre en portant, sur un plateau d'argent, la chocolatière fumante ; tandis qu'une autre place des tasses en porcelaine fine sur une table, une troisième pose des assiettes chargées de diverses pâtisseries et je repère immédiatement les massepains, qui ont ma préférence. Afin

1. Lire *Le Secret de la lavandière*.

de ne pas être accusée du péché de gourmandise, je suggère :

— Votre Majesté souhaite-t-elle que je lui récite une fable ?

— Plous tard, mademoiselle, pour l’instant, c’est l’hore dou chocolat !

Sa réponse ne me fâche point, car j’aime aussi beaucoup le chocolat et celui que l’on boit chez la reine est le meilleur du monde. On affirme que la camériste espagnole qui le prépare a un secret qu’elle ne révélerait à personne même sous la torture !

L’odeur douceâtre du chocolat supplante bientôt celle des parfums et l’eau me vient à la bouche lorsque l’une des demoiselles d’honneur commence à remplir les tasses.

Les petits chiens de la reine sautent pour atteindre les pâtisseries dans un concert d’aboiements. Depuis que Mme de Montespan s’est retirée de la cour, Sa Majesté est plus sereine et l’atmosphère qui règne parmi ses dames gagne en légèreté. Afin d’être agréable à la reine, je saisis un massepain et, le brisant entre mes doigts, j’en distribue les morceaux. La reine me sourit, satisfaite sans doute de mon intérêt pour ses petits compagnons.

— Trésor est le plous joli mais le plous vorace ! m’assure-t-elle.

Elle me désigne un chien dont j'admire le pelage frisé et blanc. Elle l'appelle et le chien vient aussitôt quémander une caresse.

— C'est mon préféré. Il est si drôle et si attachant !

Je tends des miettes de pâtisserie lorsque, tout à coup, l'un des chiens grogne de façon inquiétante, montrant les crocs.

— Voyez, ce mignon qui se prend pour un loup ! plaisante la souveraine.

Le chien a reculé contre le mur et se terre sous un ployant. Je veux l'amadouer en lui mettant sous le nez un morceau appétissant. Il grogne de plus belle en bavant. Soudain, Mme de Bade s'écrie :

— Éloignez-vous ! Il est enragé !

Les dames poussent des cris stridents et se placent devant la reine pour la protéger. Mlle d'Elbeuf se rue vers moi et me saisit le poignet pour m'éloigner de l'animal. Sans doute affolé, le chien se jette sur cette demoiselle et lui plante ses dents dans la main. Elle hurle. Le chien ne lâche pas prise. Tout le monde crie, s'affole et pleure. Alertés par ce tohu-bohu, deux garçons bleus pénètrent dans la pièce, appellent des gardes qui, avec leur pique, obligent le chien à lâcher prise, puis le saisissant par la peau du cou, ils l'emportent.



Des larmes de douleur coulent silencieusement sur le visage de Mlle d'Elbeuf tandis qu'elle soutient sa main droite ensanglantée. Les dames qui ont fait un rempart de leur corps à la reine essaient de lui cacher l'état de sa demoiselle d'honneur. Je suis muette et mes jambes flageolent. Sans le réflexe de Mlle d'Elbeuf, c'est moi que le chien aurait mordue.

— Appelez mon médecin, il faut la soigner promptement ! commande la reine.

— Oh, Seigneur ! se lamente Mme d'Armagnac, si c'est la rage !

Plusieurs dames se signent.

— Pour la rage, il n'y a qu'un remède, aller à Dieppe et se jeter trois fois dans la mer, annonce Mme de Bade.

— Qu'on attelle ma voiture ! ordonne la reine, et qu'on conduise Mlle d'Elbeuf jusqu'à Dieppe.

— Oh, Votre Majesté, ne vous souciez point pour moi... commence la blessée.

Mais la pâleur de son visage dément ses paroles apaisantes.

J'avais surpris, une fois, une conversation entre Mme Coste et Mme Desfossé au sujet d'un palefrenier qui, mordu par un chien enragé, était mort dans d'atroces souffrances.

Je suppose que Mlle d'Elbeuf sait le sort qui l'attend. J'en frémis à mon tour. On oblige la blessée à

s'asseoir dans un fauteuil. Une domestique apporte des linges blancs pour envelopper sa main. Des dames sortent pour faire exécuter les ordres de la reine.

Quelques minutes plus tard, nous sommes soulagées de voir arriver M. Fagon, le médecin de Sa Majesté. La science va venir au secours de cette malheureuse. Il examine la plaie, la sent, tâte les chairs, ce qui fait grimacer de douleur la demoiselle, et s'informe :

— Le chien bavait-il ?

— Il m'a semblé en effet... mais un garde l'a immédiatement emporté et...

— Je vais saigner cette demoiselle pour essayer de chasser l'humeur pourrie de la rage introduite par la morsure... mais pour la rage, seuls les bains de mer sont salutaires.

— Je viens de faire préparer ma voiture, dit la reine.

— Votre Majesté a toujours la réaction appropriée, assure le médecin en parfait courtisan.

Mlle d'Elbeuf est conduite dans une pièce attenante afin d'être saignée.

Le chocolat refroidit dans les tasses et l'odeur qui m'est, en principe, si agréable me donne la nausée. Les dames essaient plusieurs sujets de conversation

afin de distraire la souveraine, mais aucun ne réussit à faire oublier le drame qui vient d'avoir lieu.

Mme d'Armagnac revient bientôt et annonce :

— La voiture est prête. Il suffit que Mlle d'Elbeuf prenne une malle de hardes, et si Votre Majesté le permet, je me propose de l'accompagner afin que cette demoiselle ne soit pas seule dans cette épreuve.

— Faites, ma chère. Avec vous, elle sera en bonnes mains.

Personne ne fait plus attention à moi et je suis si bouleversée que je n'ai qu'une envie : sortir de ce salon pour me changer les idées. Je fais ma révérence à la reine, mais je ne suis pas certaine qu'elle me voie.